

## Murs des écoles, école des murs en Afrique du Sud. Les institutions éducatives vues du dehors

*Élisabeth Deliry-Antheaume \**

L'avènement de la démocratie en Afrique du Sud a progressivement fait oublier le caractère draconien des lois qui sévissaient sous le régime de l'apartheid<sup>1</sup>, un régime qui a légué un espace fragmenté [Foucher, 1991; Gervais-Lambony, 1997] et une société divisée. Il régissait non seulement la sphère privée, chacun devant occuper la place que Dieu et le système lui avaient assignée et réservée, mais encore l'ensemble des politiques publiques comme la santé et l'éducation.

Les institutions éducatives, les centres communautaires et tous les lieux où se manifeste l'offre d'éducation en restent toujours marqués<sup>2</sup> [Carpentier, 1999]. Ils connaissent, toutefois, de profonds bouleversements. S'ils sont physiquement clôturés par des murs, souvent par des grillages et parfois contrôlés à leurs entrées par un service de sécurité, ils auraient plutôt tendance, malgré les apparences, à s'ouvrir au monde extérieur. Les murs intérieurs, extérieurs ou périphériques des établissements sont de moins en moins anonymes. Ils ont souvent été personnalisés et décorés et portent divers messages qui peuvent tout simplement dater le bâtiment, vanter la qualité et le type d'enseignement dispensé à l'intérieur, mais surtout suggérer de mieux articuler les contenus de l'enseignement avec l'extérieur, c'est-à-dire avec tout ce qui n'appartient pas directement au monde souvent confiné de l'école. Il peut ainsi s'agir de mettre en lumière les injustices politiques historiques, de soutenir les revendications pour la paix ou les droits de l'homme et plus particulièrement ceux de l'enfant, voire d'évoquer les problèmes quotidiens de survie : violences, drogue, sida, éducation, emploi... [Deliry-Antheaume, 1999].

La lecture des murs offre un fil conducteur, parmi d'autres, et c'est par l'observation aléatoire et « impressionniste » de ceux-ci, de leur qualité et de leur variété, de l'analyse du contenu des messages et des signes qu'ils portent que nous avons commencé à entrevoir l'immense défi que doit relever l'Afrique du Sud en matière

---

\* Institut français d'Afrique du Sud (Ifas), Johannesburg, Afrique du Sud.

1 De 1948 à 1994, le régime politique fondé sur le principe de la séparation des races au profit exclusif des Blancs d'Afrique du Sud, notamment les Blancs afrikaners, a profondément marqué le pays. Sous les habits neufs de la démocratie, de mauvaises habitudes persistent.

2 Le *Bantu Education Act* introduit par le D<sup>r</sup> Verwoed, alors ministre des Native Affairs, en 1953, avait délibérément condamné les enfants noirs à une éducation inférieure et par là même leurs enseignants à une formation sommaire.

d'éducation. En ce sens, le mur sert de médium et de forum pour exprimer la demande populaire et ses attentes et parfois pour dire et manifester son décalage avec les politiques publiques. Même si les nouveaux programmes inscrits au curriculum 2005 sont moins attachés au contenu de l'enseignement qu'aux résultats pratiques, visant à donner à l'individu les moyens de son insertion rapide dans le monde du travail [NDE, 1997; Republic of SA, 1997], il apparaît très vite, à la lecture des murs, qu'ils ne prennent pas assez en compte les phénomènes grandissants de l'exclusion et de la marginalisation.

Quoi qu'il en soit, cette revendication, canalisée ou spontanée, pose l'image de l'enseignant et de l'école comme des acteurs essentiels de la reconstruction de la société sud-africaine tout entière, une situation où les intervenants des disciplines artistiques jouent un rôle non négligeable de médiateurs pour exprimer et illustrer les défis à relever et répondre à la demande sociétale protéiforme dans un contexte récent de démocratisation et de mondialisation [Sitas, 1998].

### Les murs des écoles

L'institution scolaire en Afrique du Sud, c'est, en effet, 12 millions d'élèves inscrits dans le primaire et le secondaire et 325 000 enseignants exerçant leur magistère dans 27 000 écoles dispersées à travers tout le pays; sans compter les 600 000 étudiants inscrits dans le supérieur, encadrés par 40 000 enseignants-chercheurs. Près de 25 % de la population totale du pays est donc concernée, et plus encore si on y intègre toutes les parties prenantes de la communauté éducative, notamment les parents, l'État, les Églises... Aux marges de la société campe également une frange de la population mal scolarisée et « sacrifiée », exclue des bénéfices de l'instruction, pour avoir consacré ses années de jeunesse à la lutte contre l'apartheid et dont le slogan « la libération avant l'éducation », avait entraîné la fermeture de nombreuses écoles. Ce qui explique pourquoi le programme Abet (*Adult basic education and training*) concerne aujourd'hui plus de 2 millions d'adultes mais intéresse potentiellement plus de 12 millions [SAIRR, 2000 : 107-146]. Au total, l'éducation en Afrique du Sud est donc un véritable phénomène de masse où pratiquement tout un chacun a son mot à dire et ne s'en prive pas !

### Des bâtiments et des murs

Dans ce champ extraordinairement vaste, notre propos ne couvre qu'un aspect limité de l'école et s'attache uniquement à ce qu'on pourrait croire n'être qu'une apparence extérieure : les murs. Faisant partie du bâti de l'école ou, plus banalement, élément de façade ou de clôture, ils ont tous fait l'objet d'attention particulière, quel que soit leur statut : bruts de décoffrage, graffités, peints ou décorés. Depuis l'origine, l'architecture scolaire et universitaire n'a cessé d'évoluer pour répondre au développement d'une éducation séparée (Blancs/Noirs, garçons/filles), puis ensuite réunifiée, et enfin massifiée.

Entre Le Cap [Worden *et alii*, 1998], la plus ancienne ville du pays, vieille de près de quatre cents ans, et Johannesburg, tout juste centenaire, le nombre des bâtiments scolaires à caractère historique est impressionnant. Les premiers d'entre

eux étaient attachés aux missions. Ils ont souvent été abandonnés ou ont changé de vocation, mais quelques établissements plus récents constituent toujours les véritables fleurons de l'architecture scolaire. Pour n'en citer que quelques-uns, on retiendra à Johannesburg le St John's College [Chipkin, 1993]. Commencé en 1907 par le célèbre architecte Herbert Baker<sup>3</sup>, puis achevé en 1934 par Frank Fleming, il est situé sur une enclave rocheuse de Houghton. Édifié pour la communauté anglicane dans la tradition élitiste des collèges anglais, il est organisé autour d'une série de patios reliés par des passages piétonniers, abrités sous des arcades aux colonnes doriques. Bâti avec la pierre locale, ses murs et ses façades ressemblent à de véritables murailles. À l'est de St John's, un autre complexe scolaire tout aussi vaste, King Edward VII School (1908-1911), reflète l'esprit de la période édouardienne. Dessiné par l'architecte Gordon Leith, il servira de modèle pour la construction de bâtiments publics des décennies à venir, notamment pour ses bâtiments de style plus dépouillé, aux murs de briques rouges.

De fait, ce type de grand bâtiment, sans excessive recherche, ne comptant jamais plus de deux étages, représente le modèle « achevé » de l'établissement scolaire contemporain (*photos 2 et 3*<sup>4</sup>). Transplanté dans les townships, il domine et écrase le bâti environnant, le plus souvent horizontal, notamment dans les quartiers monotones, faits de maisons « boîtes d'allumettes » (*matchboxes*) serrées les unes contre les autres et noyées dans un ensemble composite et dense de baraques d'arrière-cour (*backyard shacks*). Si taille et qualité du bâti distinguent l'école du reste de l'habitat, l'espace réservé aux activités de plein air et son caractère ouvert contrastent avec la densité du quartier. Les murs de tels établissements constituent souvent l'interface entre l'école et le milieu environnant, gommant ainsi le décalage apparent qu'on y observe.

Dans certains cas, toutefois, l'infrastructure scolaire est très limitée. Une baraque de planches ou de tôles, parfois peintes, ou une paillote, qui ne se distingue pas de l'extérieur, peut faire office d'extension pour abriter une section maternelle (*photo 6*), voire constituer, à elle seule, l'école. Quant aux universités, elles sont souvent le fruit d'un assemblage de bâtiments hétéroclites et datés, qui témoignent de l'extension permanente de l'institution. Elles constituent souvent autant de « navires échoués » aux coursives anonymes, et leurs campus, autant de *no man's lands*, à l'exception de l'UNISA, édifié dans les années soixante-dix. Ce centre universitaire de formation à distance, au style homogène, ressemble à un immense paquebot, dominant la ville de Pretoria.

Ces éléments fort variés du décor ne sont que le reflet de l'histoire d'un système d'éducation séparée. D'un côté, des murs qui renvoient à un passé colonial et de l'autre, des murs qui n'assurent pas seulement des fonctions de séparation ou de clôture, mais qui, détournés de leur fonction première, sont devenus autant de supports physiques pour une sémantique riche et variée, qu'elle soit faite de graffitis, de dessins, de peintures, etc., des murs qui parlent, comme à Dakar lors du projet *Set Setal* [Enda, 1991], des murs qui pensent, des murs qui pleurent...

3 Plus connu pour la réalisation de l'Union Buildings (résidence présidentielle) à Pretoria et de la gare de New Delhi, et dont les constructions sont emblématiques de la puissance de l'empire britannique.

4 Les illustrations auxquelles nous référons figurent en cahier hors texte, *infra*, p. 176-177.

### *Des messages sur les murs*

Les messages muraux reflètent tous les évolutions récentes de la société sud-africaine. Ils en évoquent les aspects positifs, mais aussi les dysfonctionnements. Des murs s'échappe plus qu'un appel : une clameur. « Nous souhaitons, nous voulons la paix », pas dans le sens éthéré de « *peace and love* », mais parce que les townships ont vécu une guerre imposée par le système de l'apartheid qui avait décrété l'état d'urgence en 1985, après une décennie de mouvements populaires et de boycott de tout ce qui touchait de près ou de loin à l'État. Plusieurs années durant, se sont ainsi enchaînées violence légitime et contre-violence étatique, sans aucune interruption. Ainsi, en bordure du township de Kayamandi, à Stellenbosch, se conjuguent, sur un rythme rapide, cette revendication et ce désir de paix : « La paix dans le monde. La paix en Afrique. La paix dans notre pays. La paix, c'est comme une marguerite. Donnez une chance à la paix » (« *Peace in Africa. Peace in our world. Peace in our country. Peace is like a daisy. Give peace a chance* »). Le mot paix se décline également dans les onze langues locales. « *Uxolo* », paix en zoulou, est relevé le plus souvent. La réconciliation des races est aussi évoquée par ce « Noirs et Blancs faisons la paix » (« *Black and White come to make peace* ») inscrit sur une banderole publicitaire que tire, haut dans le ciel, un hélicoptère survolant le décor ; le même hélicoptère qui, quelques années auparavant, sillonnait le ciel des townships pour faire respecter les lois ségrégatives. Ailleurs, la nation sud-africaine, désormais réconciliée, est évoquée par un arc-en-ciel, symbole fort mais controversé [Darbon, 1996], où se mêleraient toutes les « couleurs » du pays, c'est-à-dire tous ses habitants, quelle que soit leur race. On comprend bien, après les épreuves subies par la majorité de la population, que « la paix, la paix tout de suite, la paix dans notre pays » (« *Push for peace. Peace now. Peace on our land* »), soit devenue, avec une insistance toute particulière, une revendication récurrente d'un mur à l'autre.

La campagne d'information civique pour le respect des Droits de l'homme et, plus spécifiquement, pour le respect de ceux des enfants, après avoir été un autre thème majeur, s'efface progressivement, à l'exception notable de Durban, où un mur de l'ancienne prison a été sauvegardé, puis déclaré « monument historique ». Ce mur, peint et décoré de façon exhaustive, constitue le support d'une campagne d'éducation civique permanente, déclinant par le détail, mais de façon composite, tous les droits qui s'attachent au respect de la personne : droit au travail, à la pratique d'une religion, à la présomption d'innocence, au logement, à la santé, à la liberté d'expression et bien sûr à l'éducation...

La transition politique achevée et la réintégration dans le continent africain – et plus largement dans le concert des nations – assurée, l'Afrique du Sud est passée d'un statut d'État isolé et paria à celui d'État ouvert sur le monde, entraînant une évolution des références culturelles sous la forme d'une acceptation enthousiaste du phénomène de mondialisation [Antheaume, Deliry-Antheaume, 1999]. Si longtemps exclu du monde, le pays ne développe aucune allergie à l'égard d'une quelconque « *coca-colonisation* » et autre « *macdomination* <sup>5</sup> ». Sur les murs, de nombreux

---

5 Mc Donald's avait strictement adhéré – par son absence – aux sanctions économiques imposées à l'Afrique du Sud du temps de l'apartheid.

Mickey et Minnie, sans oublier les membres de la famille de Bart Simpson (*photos 4 et 5*), souhaitent la bienvenue à de nombreux écoliers. Ça et là, Mickey Mouse, souvent émancipé de son créateur Walt Disney, cohabite très bien avec des héros plus traditionnels de l'imagerie sud-africaine, chamans, bushmen, danseurs ou personnages en costumes traditionnels. Parfois, d'autres intrus se glissent aussi: un Indien américain, Conan le Barbare ou tout autre personnage de séries américaines avidement regardées à la télévision ou visionnées sur magnéto dans les communautés métisses. Outre ces personnages « contemporains », popularisés par les médias, on trouve aussi sur les murs de nombreux symboles de la modernité. L'avion y est, sans conteste, le plus représenté, mais il est suivi de près par l'ordinateur, manifestation du côté « branché » de certaines institutions scolaires, devenues autant de fenêtres ouvertes sur le monde, grâce aux possibilités offertes par l'internet <sup>6</sup>.

En règle générale, le climat des murs est à la bonne humeur. Elle affleure sur de nombreuses réalisations picturales. Les peintures étalent souvent force musiciens et danseurs africains. Une certaine insouciance règne, comme dans cette école afrikaner du Cap où une fresque, réalisée en 1990, décrit dans un style proche de celui de Chagall, des enfants blancs heureux, se déplaçant dans la nature, en voiture ou à cheval, tout en jouant du violon, tandis que chantent des oiseaux perchés sur les arbres! Dans cette même école, un camaïeu de bleu orne le mur de séparation de la piscine, dans un style qui rappelle, par ses formes simples, les papiers collés de Matisse ou la série piscines de David Hockney. Toujours dans la même veine, une confiance naïve dans l'avenir s'affiche sur le mur d'une école de Troyeville, à Johannesburg. Sur cette vaste fresque, réalisée en 1998, des enfants, de toutes couleurs, se sont représentés sur fond d'univers coloré. Ils portent des tee-shirts qui clament « Vive la vie » (« *Enjoy life* »), une façon comme une autre de donner à l'école une connotation positive.

Par contraste, de nombreux murs peints, même purement décoratifs, laissent échapper des messages qui traduisent encore la persistance de la violence, qu'elle soit d'origine politique, criminelle et plus encore domestique! Des chapelets de mots crus, parfois soulignés et encadrés, voire enluminés, « explosent » sur les murs des écoles et au-delà. Le message, souvent violent, est noyé dans un ensemble plus vaste qui rappelle au public et aux responsables politiques les conditions parfois déplorables, qu'elles soient matérielles et sociales, dans lesquelles se réalise l'éducation des enfants. Même si certaines campagnes murales sont orchestrées plus que spontanées, la sincérité de leurs auteurs ne peut être mise en cause.

Le plus intéressant constitue cependant le mélange des genres, optimiste et pessimiste, complaisant ou critique, drôle et violent. Ainsi à Port-Nolloth, située sur les rives de l'Atlantique, dans un quartier métis, on trouve sur les murs de l'école Atlantis, sous le blason peint de l'école, encadré de deux drapeaux sud-africains, à la

---

6 Début 1999, Telkom, la compagnie téléphonique locale avait connecté 600 écoles de zones défavorisées et s'apprête à en connecter 2000 en l'an 2000... Certes (et comme partout), il arrive parfois que les ordinateurs soient volés dans les écoles...

fois Mickey en personne, puis l'évocation de la nation arc-en-ciel et enfin la campagne citoyenne « *Masakhane* » (Construisons ensemble); s'y ajoutent des messages d'encouragement qui couvrent un large spectre allant de la défense de l'environnement: « Ne polluez pas. Ayez une attitude océane » (« *Don't pollute. Have an ocean attitude* »), à des affirmations plus variées (photo 7): « S'il vous plaît, ne commettez pas de crime, c'est le meilleur chemin pour s'attirer des ennuis », « Je suis accro à la vie » « Respectez les lois », « Nous avons droit à l'éducation » (« *Please, don't do crime. It's a sure way to misery* », « *I am addicted to life* », « *Obey the rule* », « *We have a right to education* »). Au Cap, aux marges de District Six, ce quartier « mélangé » et très dense, déguerpri au temps de l'apartheid, le mur peint du soubassement d'une école métisse – sur fond de personnages et d'éléments de paysage – interpelle par sa crudité. « Non à la drogue » (« *Say no to drug* »), « Pas d'abus sexuel sur les enfants » (« *Stop abusing children* »), un message qui, comme une traînée de poudre, se répète d'un lieu à l'autre, sous des formulations différentes. Plus inquiétant encore, à Westbury, un township métis de Johannesburg, connu pour le désœuvrement des jeunes, pour sa violence et sa culture de gangs, dont les conséquences n'épargnent aucune famille: « Ne les offrez pas à Satan. Ne laissez pas votre enfant jouer seul dans la rue. Garçon ou fille, attention au voleur » (« *Do not offer them unto Satan. Don't let your child play alone in the street. We don't want him or her to be stolen* »). Ce type de message est associé à d'autres, plus positifs, concernant les demandes essentielles des enfants (« *Give children the freedom of speech* », « *Children need love and security* » écrit deux fois, « *Just go to school in order to make a brighter future* »): liberté, sécurité et éducation, cette dernière étant, de l'avis de tous, la clé du futur, même si, çà et là, on note des tendances à la déscolarisation.

### Les figures de l'enseignant et de l'étudiant: perceptions et représentations

Une des demandes majeures, qui s'affiche sur les murs, est de réserver une place essentielle à l'éducation, perçue comme facteur d'émergence individuelle et collective<sup>7</sup> et moteur de progrès. En fait, il s'agit moins d'une demande que d'un droit revendiqué<sup>8</sup> qui se décline ainsi sur les murs, soit sous forme écrite en tout caractère et toute police, soit sous celle d'illustrations réalistes ou allégoriques. La

7 Cependant, si on met en perspective ce message fort avec des sondages d'opinion [Lodge, 1999], on constate d'une part que l'éducation n'est pas la demande prioritaire des populations et que, selon l'appartenance raciale et sociale, les priorités ne sont pas les mêmes en matière de politiques publiques. Selon ce sondage, les principaux objectifs du gouvernement devraient être, par ordre de priorité: l'emploi et la criminalité, le logement, l'éducation, l'économie, l'eau pour tous groupes confondus. S'il y a un consensus sur les deux premières priorités, leur ordre est inversé pour les Africains et les Blancs. L'éducation vient en troisième position pour ces derniers, tandis que pour les Africains, elle ne vient qu'en quatrième position après le logement.

8 Parmi les Droits de l'homme, l'éducation est le thème le plus illustré. L'éducation et l'environnement apparaissent abondamment sur les murs comme la clé de tout développement durable. Cette demande populaire passe également par d'autres média, la presse et notamment le journal des sans-abri, autre forum d'expression pour ceux qui vivent aux marges de la société. Dans un poème intitulé « *Mr Jobless* », Mhlonipeki Kannetjje [*Homeless Talk*, 1999] ne dit pas autre chose: « Mes chers enfants – évitez de vous mêler de ses affaires – Invitez M. Éducation – le dangereux requin – M. Sans-Emploi ne viendra pas » (« *My sweet children – avoid mitigate his actions – Invite Mr Education – the dangerous shark – Mr Jobless won't come* »).

figure de l'enseignant, seul ou devant sa classe, reconnaissable par son mobilier et son tableau noir en fond de décor, est un classique du genre. Ce portrait se conjugue toujours avec celui de l'écolier ou de l'étudiant, parfois, ayant achevé son cursus et brandissant son parchemin en signe de victoire. Une imagerie qui alimente clairement les perceptions et autres représentations populaires du système éducatif et de ses acteurs.

### *L'enseignant et les élèves*

À Durban, au centre-ville, comme dans les townships, la figure de l'enseignant apparaît, le plus souvent, sous les traits d'une femme.

« J'ai décidé de peindre une femme, parce que les femmes sont la force de ce pays; parce que, des femmes qui savent enseigner, nous apprenons tout. Nous apprenons à parler, nous apprenons à nous connaître. C'est par les femmes que les enfants reçoivent cette éducation informelle qui leur ouvre l'esprit... »

Ainsi s'exprime Khehla Ngobese, illustrateur du droit à l'éducation sur le mur de l'ancienne prison centrale au centre de Durban, en 1997 (*photo 8*). Ailleurs en ville, sur les murs d'un foyer pour enfants de la rue (*photo 9*), dans une classe où les enfants figurent de dos, l'institutrice apparaît munie d'une férule de forte taille, dont on ne sait si elle sert à montrer les inscriptions du tableau ou à réprimander les élèves!

Dans le township d'Umlazi, proche de Durban, parmi une série de peintures décorant la gare du réseau Metrorail qui dessert le township, apparaît une classe, vue de dos. Le public est mixte et attentif. Faisant face, le professeur, un homme portant chemise unie et cravate, désigne de sa longue baguette un message inscrit au tableau: « *Entrepreneurship* ». L'artiste, Sthembiso Sibisi, coordinateur du projet, dispose d'une bonne maîtrise des techniques de peinture. Il a, aussi, une conception de la fonction de l'enseignant que l'on pourrait qualifier de schumpetérienne (*photo 10*). Sur les murs de la station précédente, apparaît un collège situé au milieu de terrains de sports. Les professeurs n'apparaissent pas en tant que tels, à moins que ce ne soit les deux personnes ne portant pas l'uniforme! Seul le parking, au premier plan, avec la mention « *Staff only* » (Réservé au personnel), fait référence à la présence du corps enseignant et à son statut, voire à ses ressources qui lui permettent de rouler en voiture. Le panneau suivant décrit une scène de la vie scolaire (*photo 11*). Les élèves sont représentés sur le terrain de sports, les uns participant aux compétitions tandis que les autres, engoncés dans leurs uniformes, constituent le public.

Le thème de la classe se retrouve partout et encore au Cap. Sur le long mur de Bellville, une institutrice blonde, assise sur une chaise, montre un livre à des enfants plutôt bruns, assis sur un tapis. Dans le quartier de Zonnebloem, une classe de l'école islamique de la communauté métisse du Cap est réalisée en trompe-l'œil. Au total, les murs peints traduisent les différentes perceptions de l'école à l'aide des mêmes symboles (l'enseignant et les élèves, la classe et le tableau noir), et cela, au-delà des appartenances sociales et des traditions culturelles qui se côtoient dans le pays. Dans un pays où le boycott de l'école fut une arme pour lutter contre le pouvoir de l'apartheid, et où les maîtres qui voulaient assurer leur

tâche étaient traités de collaborateurs, il est en effet urgent et important de réhabiliter tant la figure de l'enseignant que le pouvoir de l'éducation.

### Allégories

Mais les peintres, qu'ils soient élèves, artistes ou enseignants, ne se limitent pas aux descriptions factuelles, ils théorisent également et « allégorisent » volontiers. Sur le fronton d'une école du township de Clermont, à Durban, la familiarité avec les livres est à l'honneur, la connaissance est figurée par une main tendue vers une clé qui pend d'un livre et par une pile d'ouvrages que des étudiants sont en train de dévorer, notamment celui du premier plan, un étudiant à lunettes, attribut de l'intellectuel.

À l'entrée de la résidence étudiante du Sultan Technikon, à Durban, l'éducation est illustrée par un ordinateur – machine familière de ceux qui fréquentent les lieux, bien situé au centre de la composition picturale – et par des livres ouverts de part et d'autre. Mais il s'agit en fait d'une campagne d'éducation contre le sida qui – si elle cible un public éduqué – se veut transparente, à livre ouvert en quelque sorte. Tous ces livres, qui dispensent le savoir, révèlent des messages: « Unissez-vous contre le sida, aimez et respectez les personnes séropositives » (« *Unit against Aids: love, respect and care the HIV + person* »), « Préservatisez-vous », accompagné d'un numéro de téléphone de la ligne SOS sida (« *Aids line 0800 012332. Condomise* ») et encore: « Protégez la famille, refusez les rapports non protégés » (« *Protect the family, say no to unsafe sex* »).

À Bellville, banlieue du Cap, une élève est peinte sur le mur. En reprenant un thème d'une chanson des Pink Floyds, elle lance un message énigmatique qui s'achève par: « Une autre brique sur le mur... Ouvrez la porte du savoir » (« *Another brick in the wall, not me. Open the door of learning* ». Khehla Ngobese travaille dans le même sens lorsqu'il mentionne: « J'ai peint un homme en train de construire une maison, je veux bien dire qu'il bâtit sa maison, mais qu'en même temps, il construit le pays, la nation », une claire allusion au *Reconstruction and Development Programme* (RDP), pierre angulaire des politiques publiques, d'inspiration keynésienne, de 1994 à 1996.

### La fin du parcours

Le diplôme constitue partout le point d'orgue du cursus et le sésame qui permet de s'insérer dans la vie active. L'étudiant diplômé représente donc l'image ultime et le modèle. À Lamontville, un township de Durban, au milieu d'un décor évoquant à la fois la vie traditionnelle zoulou et la vie citadine avec les immeubles, la circulation automobile, les vendeurs de rue, émerge un groupe d'étudiants, garçons et filles tout apprêtés pour la cérémonie de remise des diplômes (*photo 12*). À Soweto, au collège Funda, où un jeune diplômé s'apprête à prendre sa place dans le monde du travail (*photo 13*), toge et épitoge sont à l'honneur, tout comme à Ladysmith, au collège secondaire Windsor où une femme diplômée, vêtue d'une toge blanche et coiffée d'un bonnet carré, montre le chemin du savoir et de la réconciliation à une foule de femmes de toutes origines.

## À l'école des murs

L'école, malgré ses représentations variées et la vision positive qui s'en dégage, ne peut à elle seule répondre aux demandes d'une société ayant évolué à plusieurs vitesses et de façon séparée. Le mur peint n'apparaît donc pas seulement comme un support physique, mais comme une véritable école. Il nous a semblé important d'en souligner l'intérêt en décrivant quelques expériences originales. Ainsi, militants, enseignants et artistes ont-ils décidé de se servir des lieux publics et plus particulièrement des murs, à commencer par ceux des écoles, comme outil pédagogique et comme forum d'expression individuelle et collective. Pour de nombreux militants, rompus à la lutte syndicale et à ses pratiques – réalisation de bannières, tee-shirts ou posters, plus rarement de murs peints [Williamson, 1989; Younge, 1988] –, il s'agit de continuer le combat pour d'autres causes, notamment pour des stratégies ou des projets éducatifs plus progressistes. De nombreux ministères publics utilisent d'ailleurs ce vivier d'expertise pour des campagnes d'intérêt local ou national, appuyés par des entreprises qui ont compris tout le bénéfice d'en être les sponsors et les commanditaires. Mais, que le mur peint reflète une juxtaposition d'expressions individuelles, qui s'apparente à une galerie de peinture en plein air, ou qu'il soit une œuvre collective, la force du message reste la même et le mur peut véritablement faire école. Ce que confirme Velile Soha, peintre originaire du township de Langa, au Cap, pour qui peindre un mur est une expérience unique :

« Je n'aime pas la politique. Le mur peint doit jouer un rôle éducatif, car il aide les adultes et les enfants à comprendre ce qui se passe dans leur vie, les conflits religieux, les raisons pour lesquelles les gens s'entretuent alors que la police n'est pas d'une grande aide pour résoudre les problèmes de criminalité, ici, dans le township. C'est une façon, pour moi, d'aider les gens à se comprendre et à comprendre ce qui se passe ici. »

De nombreuses associations, dans et hors du milieu scolaire, réalisent un travail d'éducation populaire et de réhabilitation des lieux [White, 1998]. Depuis Durban, le collectif *Community Mural Projects*<sup>9</sup> tente d'atteindre les communautés qui ont eu très peu d'expérience des arts visuels, suscitant ainsi des occasions, à la fois pour les enfants, les femmes, les enseignants, les guérisseurs, voire les policiers, de découvrir qu'ils ont eux-mêmes des talents. Pour Terry Ann Stevenson, Ilse Mikula et Thami Jali, artistes et cofondateurs de l'association, la communauté découvre ainsi sa propre identité et, par là même, peut renforcer sa cohésion. Le rôle de l'artiste devient ainsi plus social que politique. Il agit comme éducateur populaire et, grâce au mur devenu un forum d'expression, il participe au renouveau urbain. À Johannesburg, Nicky Blumenfeld, alors professeur d'arts plastiques, a fondé *Apt Artworks* pour toucher un plus vaste public, faire sortir l'art des musées, en faire une expérience de la vie quotidienne et ainsi participer à une vaste œuvre d'éducation populaire (campagne contre l'illettrisme, pour les soins de santé primaire, contre le sida, etc.).

---

<sup>9</sup> *Community Mural Projects* à Durban et *Apt Artworks* à Johannesburg sont deux collectifs ayant coordonné plus d'une centaine de réalisations.

Sthembiso Sibissi a fondé son propre groupe de peintres, *Zimele Visual Arts Project*, pour réaliser, en 1997, avec des jeunes du township, la décoration de la gare d'Umlazi. Il revendique le rôle d'initiateur d'art.

« La vie de tous les jours ! C'est ce que je répète aux architectes quand ils me demandent une œuvre. Je leur dis que si la peinture est destinée aux gens du township, qui doivent passer devant tous les jours, elle doit être facile à comprendre... Ils n'aiment pas l'abstraction. N'est-ce pas là la meilleure façon de les initier à l'art ? La politique, c'est pas tellement mon truc. Je préfère peindre quelque chose qui puisse être compris de tout le monde. »

De nombreux peintres partagent le souci d'éduquer à travers la présence d'œuvres d'art dont on sait qu'elles sont souvent utiles à l'imagination [Binet, 1994]. Ils ambitionnent de faire participer le plus grand nombre et ainsi redonner espoir à de nombreux jeunes désœuvrés des townships. Ils ambitionnent également, grâce à leurs pratiques et à leur talent, de faire école, voire de transformer le mur peint en une véritable école des murs. Dans cet esprit, quelques expériences ont retenu notre attention, à Ladysmith, au Cap, à Klerksdorp, Durban et Johannesburg. Si ces expériences sont similaires, dans le fond et la forme, elles reposent souvent sur des individualités fortes qui ne se connaissent pas toujours...

### *Lallitha ou la réconciliation des communautés*

À l'initiative de Lallitha Jawahirilal, artiste et enseignante au département d'arts plastiques et histoire de l'art de l'université de Durban Westville, depuis 1994, un chemin de couleur s'est développé à travers la ville de Ladysmith dont elle est originaire. Les travaux décrits ci-dessous ont été réalisés en plusieurs étapes avec son collègue Vukile Ntuli et leurs étudiants, tout en y associant la population locale.

Peindre un mur au centre-ville, qui met en scène la diversité des activités et des origines des populations, à l'endroit même où celles-ci se croisent avant de repartir dans leurs zones résidentielles respectives, est une façon d'atténuer les effets des divisions raciales passées, mais c'est aussi établir l'art sur la place publique avec l'accord et la participation de la communauté à laquelle ce mur est explicitement dédié (« *Dedicated to the people of Ladysmith in the spirit of peace and reconciliation* »). Au collègue Windsor, ce thème de l'unité des cultures et des religions est également repris. À l'entrée, sur un mur en forme de stèle, s'affichent deux autres thèmes. Sur la face extérieure, le rôle de la femme dans la société est dépeint (*photo 1*), tandis que sur l'autre face, est esquissée, dans un style sobre, une allégorie sur le développement économique du pays, évoqué par la figure du mineur et la forme du satellite, représentant deux extrêmes du développement économique du pays.

Les quatre murs peints réalisés à l'hôpital régional de la ville portent sur un large éventail thématique, allant du respect de l'environnement à la lutte contre le sida. Ils invitent à prendre des précautions contre les risques de transmission de cette maladie et à s'unir pour mener un combat collectif. Ils constituent un bon média pour accueillir, mais aussi pour interpeller la population sur les problèmes de santé publique.



Photo 1

*Photo 1 : Le rôle de la femme dans la société avec ses capacités d'indépendance et sa force intérieure, à l'entrée du collège Windsor de Ladysmith (KwaZulu-Natal).*



*Photo 2*



*Photo 3*

*Photos 2 et 3 : Bâtiments scolaires de style dépouillé, aux murs de briques et décorés à Lady Smith (KwaZulu-Natal) et à Mamelodi, un des townships de Pretoria (Gauteng).*

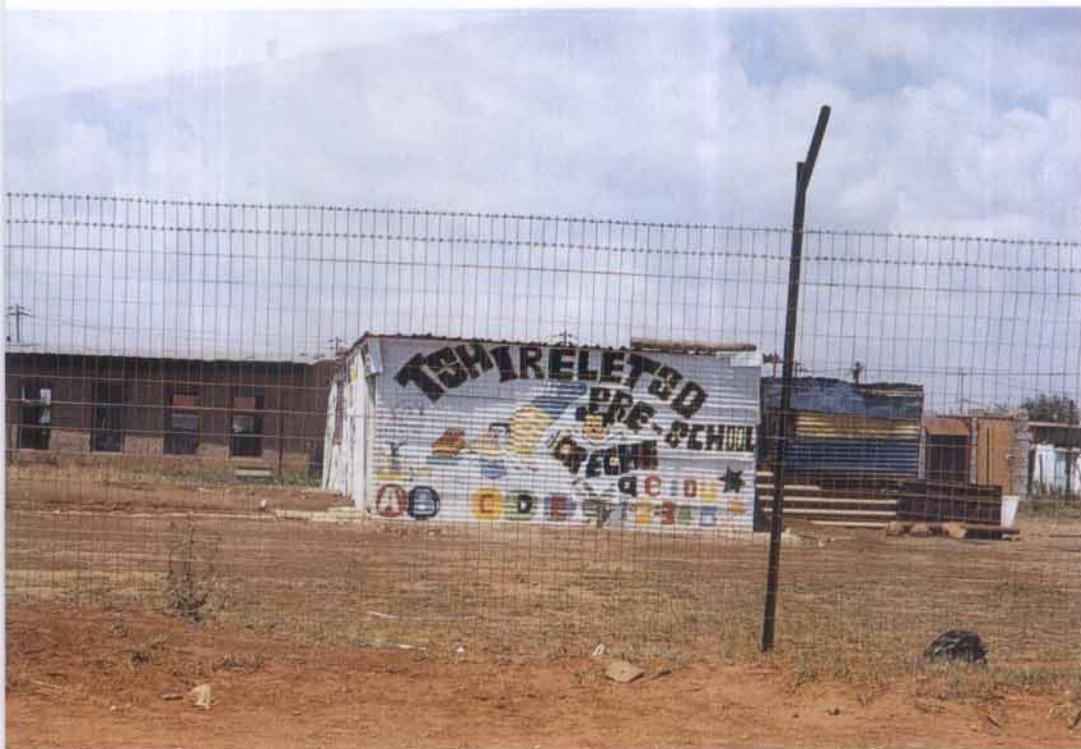


Photo 4



Photo 5

*Photos 4 et 5 : De nombreux Mickey et Minnie, ici à Aquadene, township de Richards Bay (KwaZulu-Natal), sans oublier les membres de la famille de Bart Simpson, ici à Mamélodi, township de Pretoria (Gauteng). Souvent émancipés de leur créateur, ils souhaitent la bienvenue à des milliers d'écoliers.*



*Photo 6*

*Photo 6 : Crèche et école en construction d'un nouveau lotissement de la grande périphérie de Johannesburg, Orange Farm (Gauteng), destiné à reloger les squatters de la ville et à désengorger certains autres quartiers.*



Photo 7

Photo 7 : Des messages d'encouragement qui couvrent un large spectre allant de la défense de l'environnement à des démonstrations plus musclées. École Atlantis de Port Nolloth (Northern Cape).

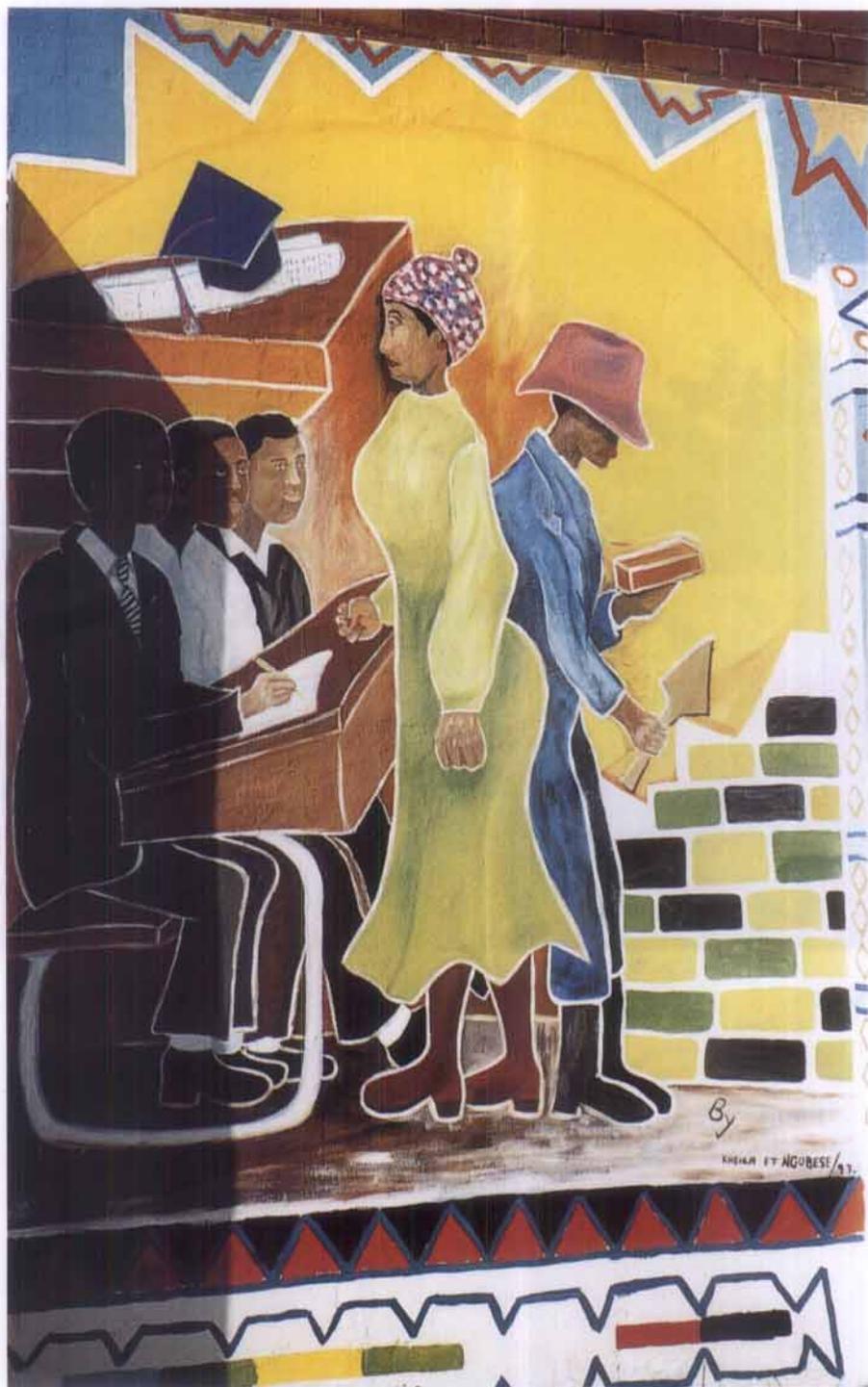


Photo 8

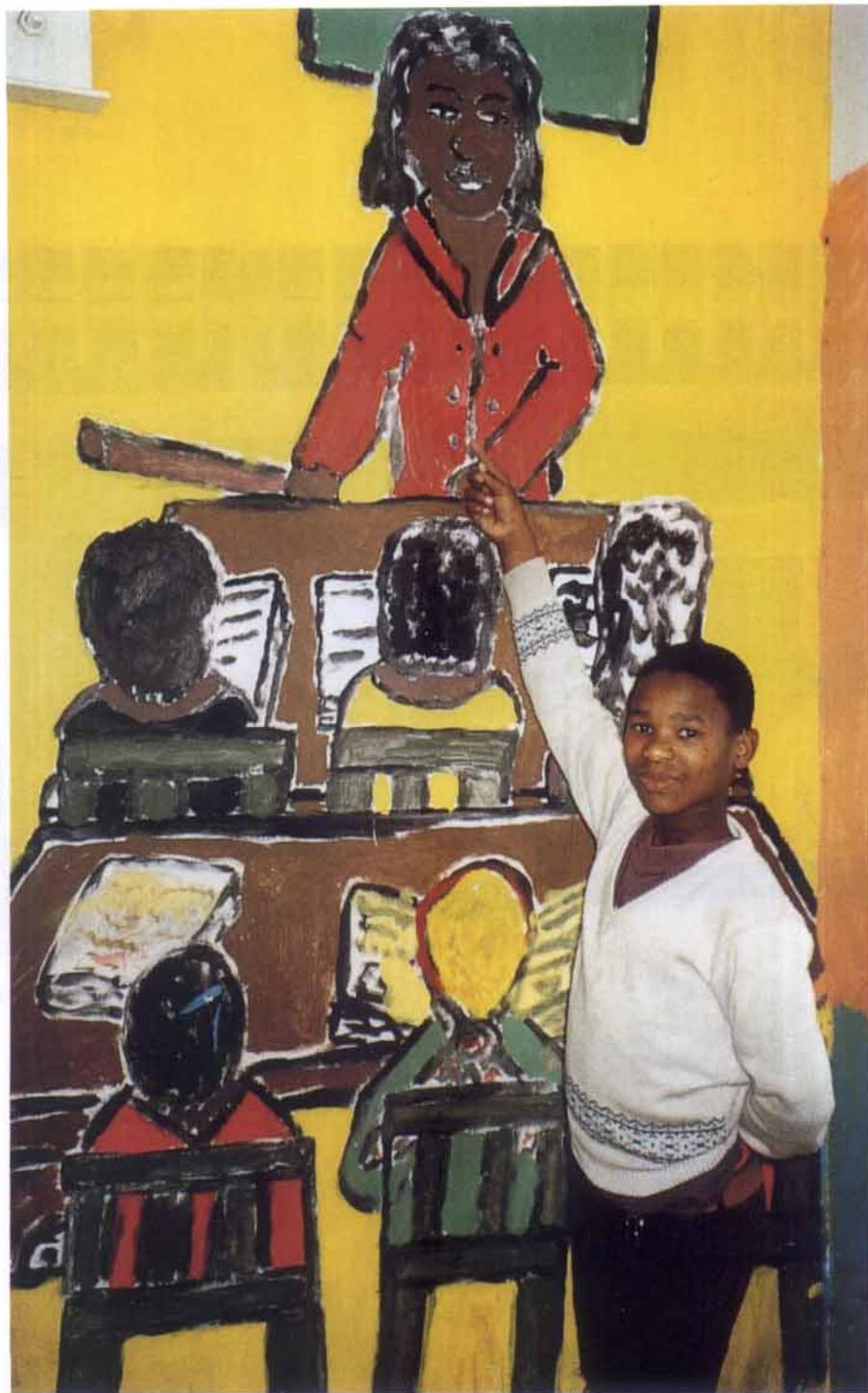


Photo 9

Photos 8 et 9 : Élèves et enseignantes se font face à Durban (KwaZulu-Natal).

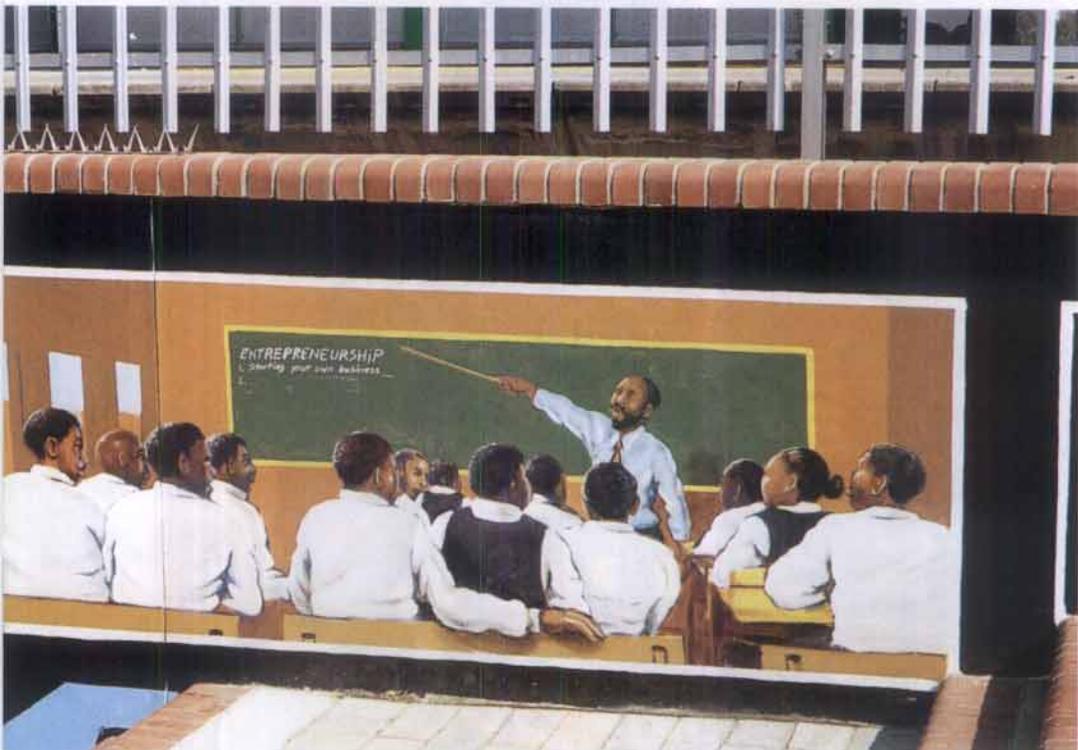


Photo 10

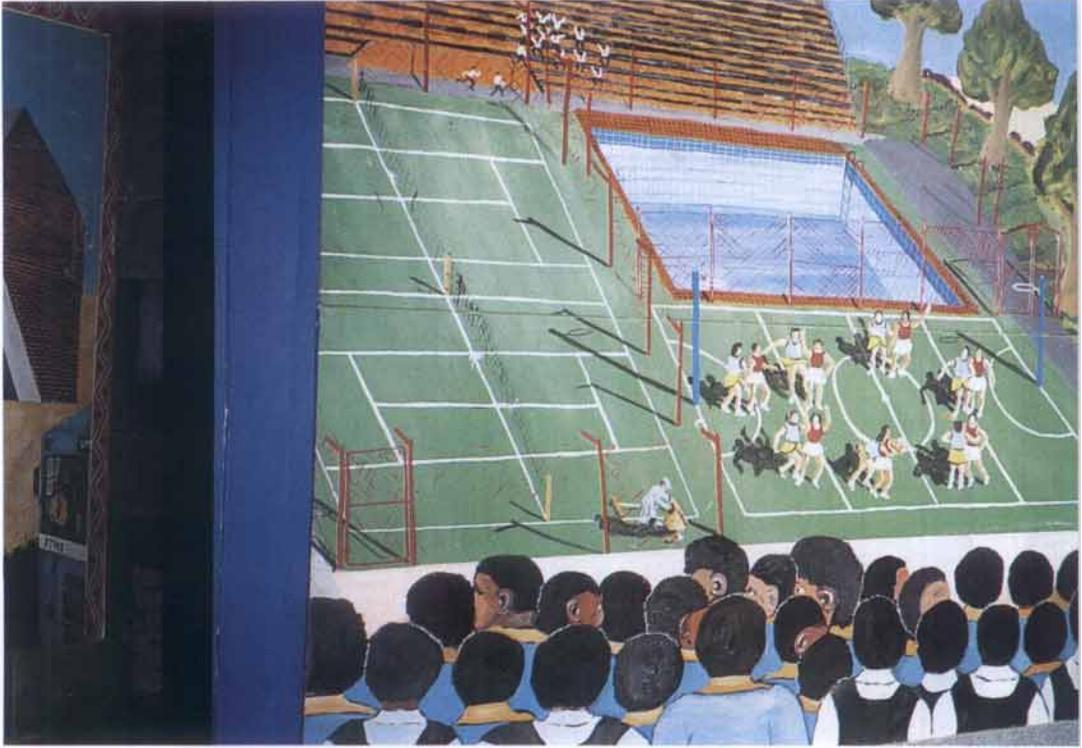


Photo 11

Photos 10 et 11 : Économie et sport. Peintures décorant la gare du réseau Metrorail qui dessert le township d'Umlazi, proche de Durban (KwaZulu-Natal).



Photo 12

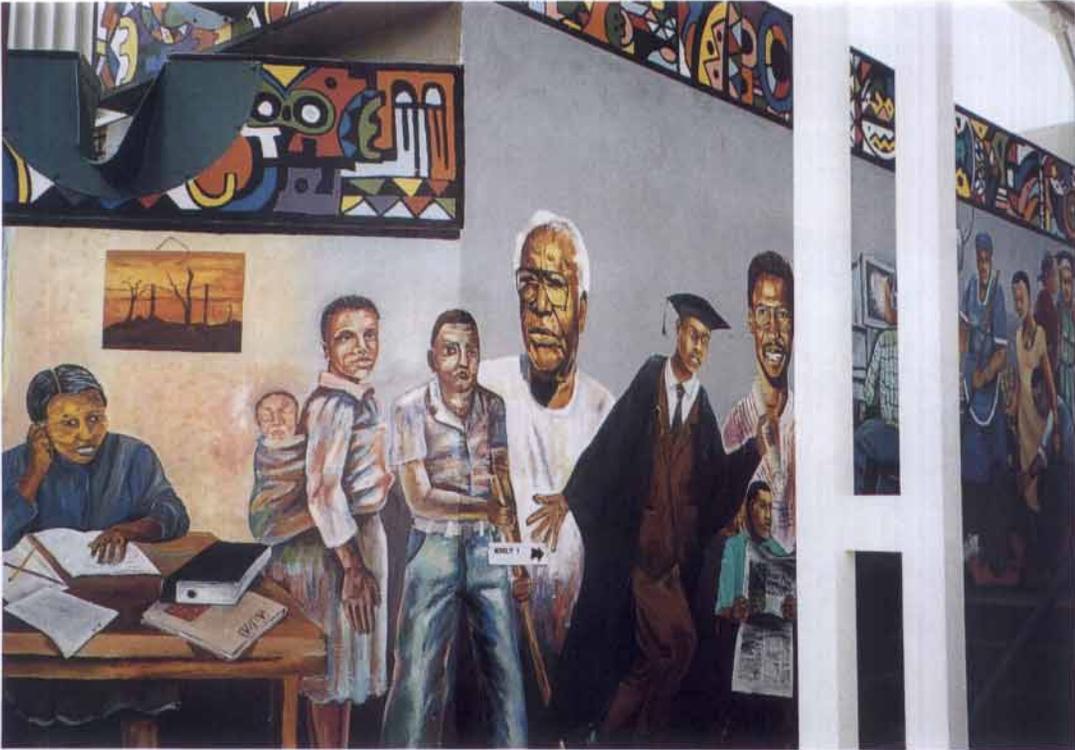


Photo 13

*Photos 12 et 13 : Étudiants diplômés s'appêtant à prendre leur place dans le monde du travail et ouvrant la voie aux plus jeunes. À Lamontville, township de Durban (KwaZulu-Natal) et à Soweto (Gauteng).*



*Photo 14*



*Photo 15*

*Photos 14 et 15 : Hommage à Gerard Sekoto, collège Seventh Day Adventist, Westdene, Johannesburg (Gauteng).*

Dans le quartier indien de la ville, l'école primaire d'Aloe Park reçoit pour moitié des élèves des townships africains, venus ici chercher de meilleures conditions d'éducation<sup>10</sup>. La réalisation de dix peintures décoratives sur les murs a constitué une expérience enrichissante pour les participants, tous volontaires, professeurs et élèves de l'école et étudiants en art plastique de l'université de Durban. Il leur a fallu aiguïser leur imagination, s'adapter au format, aux lieux et aux circonstances et affiner leur technique. Le panneau d'entrée souhaite la bienvenue à l'école, sur fond de collines couvertes d'aloès, prolongeant ainsi – sur les murs – le décor environnant. D'un livre s'élève la lumière, soleil rayonnant dans le ciel. Sur les murs des bâtiments, se faisant face, chacun des panneaux est traité comme un tableau à part entière, évoquant la nature, les plantes et les animaux d'Afrique du Sud, mais aussi la culture africaine et l'imagerie populaire des livres de lectures et des belles histoires. Une mappemonde, aux contours assez imprécis, invite également au voyage et à la découverte.

Lallitha, qui ne vit que pour l'art, confie son témoignage, évoquant l'école des murs :

« Je crois qu'il y a beaucoup de jeunes talents ici. Il faut leur donner la chance d'en tirer parti... Je continuerai à travailler avec les jeunes. Je crois que le passé nous a volé tant de choses. L'art permet de guérir les blessures et de créer des liens d'amitié par-delà les barrières raciales. »

L'enseignante est partie sous d'autres cieux, mais son engagement a fait école. Son collègue et certains de ses élèves ont gardé la passion de peindre sur les murs, toujours partants pour participer à d'autres événements, comme l'une des étudiantes en maîtrise d'art plastique qui a choisi pour sujet : *L'image de la femme sur les murs peints*. En 1999, elle a participé, sous l'égide d'*Apt Artworks*, à la coordination et à la réalisation du mur de la campagne contre le sida à l'université de Durban Westville, au moment où une étude venait de révéler le fort taux de séropositivité des étudiantes de cette université<sup>11</sup>.

### *Bomber pour exister et se réapprendre*

Dans un contexte culturel différent, dans les townships métis des Cape Flats, a germé une expérience originale d'éducation populaire, à l'initiative d'artistes indépendants, d'éducateurs et de membres de la communauté. Ce mouvement, né au Cap, est une variante du style américain popularisé par le livre *Spraycan Art* [Chalfant, Prigoff, 1987] et développé par des jeunes métis souvent marginalisés. Contrairement aux autres peintres qui honorent une commande, les graffeurs ne sont investis que de leur propre autorité. Ces jeunes ont adopté le rêve américain et la musique hip-hop comme moyen de canaliser leurs énergies de façon

10 Mêmes remarques au collège Windsor, où l'équipe dirigeante évoque la rigueur de la discipline et son souci de la réussite.

11 Les murs de l'université comportent également de nombreux murs peints sur les thèmes de l'environnement, des traditions africaines, témoins d'exercices antérieurs réalisés par leurs aînés.

positive et constructive. C'est une alternative à la violence extrême héritée de la culture de gangs et qui s'est développée sur le terreau des frustrations et de la drogue.

Certains de ces tagueurs sont aujourd'hui sortis de l'anonymat et du pays, comme Evaron Orange (Sky) invité, lors de la Coupe du monde de football en France, à laisser sa trace sur les murs des stades de la Beaujoire (Nantes) et de France (Saint-Denis). Bénéficiant d'une notoriété certaine, il reste lié à la philosophie positive du mouvement et participe à la vie des Cape Flats. Ainsi, en 1998, le voyait-on participer à l'*African Battle Cry*, un événement organisé avec Émile XY, un musicien du groupe hip-hop internationalement connu « *Black Noise* », dont l'album *Hip Hop Won't Stop* montre la détermination. Ce fut l'occasion d'une rencontre entre artistes aérosols et danseurs hip-hop où tous rivalisèrent d'énergie et d'exigence au travail sous le regard du quartier. Ce fut aussi un bon moyen pour les aînés de laisser une trace sur les murs, d'initier les plus jeunes et d'être un modèle dans une société qui a perdu ses repères. Tandis que, sur les murs de la ville, les écritures se raffinent continuellement, des portraits interpellent cependant les habitants, ceux d'un musicien célèbre, d'un ami, d'une compagne, tous disparus victimes de la drogue, d'un accident, de la violence domestique...

### *Amaréza, Brendon et Andrew pour en finir avec l'anonymat et l'enfermement*

Amaréza Buys, enseignante au Technikon de Klerksdorp, petite ville du Platteland (à cent cinquante kilomètres de Johannesburg) qui doit son développement à l'extraction de l'or et du platine, a été amenée à travailler avec les jeunes d'un orphelinat et d'une école. La décoration du mur extérieur du foyer, puis de l'école, par des tablettes, fut l'occasion pour les enfants d'exprimer leurs sentiments. Les thèmes abordés sont variés : côté sordide, les violences sexuelles subies s'expriment sur les murs et sont confirmées par les récits que les enfants ont écrits pour accompagner leurs dessins, mais les rêves ne sont pas absents cependant et le soleil brille aussi sur les œuvres où ils ont laissé libre cours à leur imagination. Pour les enseignants qui, au départ, regardaient l'expérience avec un certain scepticisme, ce fut l'occasion de découvrir leurs élèves et, pour les élèves, une façon inédite de se dévoiler.

Pour les uns et les autres, le résultat est là : la fierté d'une œuvre accomplie, l'occasion de retrouver confiance en soi et de gagner une reconnaissance publique de leur talent. Mais il s'agit moins de notoriété que d'une étape importante de la construction de soi. Pour les plus jeunes et en particulier les orphelins, c'est une occasion de sortir du cadre de l'institution qui les héberge, de s'évader physiquement, récits et dessins constituant la première étape de cette évasion. Pour Amaréza, c'est le genre d'expérience dont on se rappelle toute une vie, surtout lorsque la presse fait un reportage et démultiplie votre image. Elle évoque, encore une fois, cette école des murs [Buys, 2000].

Dans le même esprit, une expérience tentée depuis 1993, à Durban, par Brendon Bussy, un artiste éducateur, renforce l'idée que l'art public est, pour la

réhabilitation de jeunes marginalisés, un chemin pour se redécouvrir mutuellement dans une société qui a brouillé les repères [Treguier, 1999]. Alors qu'un certain nombre de graffiti, sur les murs du foyer pour jeunes de la rue, marquent et balisent leur espace (*Niggers Room*), une façon de combattre l'insécurité affective dans laquelle ils vivent, l'éducateur leur donne l'occasion de dépasser ce stade d'expression sauvage. Avec les jeunes, il a organisé des activités artistiques simples: découper, coller, dessiner, mélanger les couleurs, afin de décorer leur foyer, puis par cercles successifs, le mur du passage piétonnier situé en face de leur institution, puis d'autres situés beaucoup plus loin en ville. Ce fut l'occasion pour les jeunes de découvrir qu'ils peuvent s'exprimer et gagner ainsi, en embellissant l'environnement urbain, le respect des habitants, qui les considèrent d'ordinaire comme des garnements peu fréquentables.

Un artiste de Johannesburg, Andrew Lindsay, qui travaille souvent avec les jeunes et les artistes des communautés les plus défavorisées, a réalisé une expérience avec des mineurs licenciés de Klerksdorp, en collaboration avec l'Agence de développement des mineurs et différents départements ministériels qui informent les travailleurs sur leurs droits, en utilisant le média des murs peints. Même s'il est un défenseur acharné des murs peints, pour lui, l'école des murs n'est pas une fin en soi. Embellir un mur n'est qu'une étape dans un processus pour se reconstruire, découvrir ses talents (souvent insoupçonnés) et regagner confiance en soi pour parvenir, *in fine*, à une prise de conscience et à une indépendance économique.

### *Hommage à Gerard Sekoto: le mur peint ou la réappropriation symbolique de la culture, de l'espace et du temps*

Une peinture murale a été réalisée, en octobre 2000, par des élèves n'ayant jamais reçu d'éducation artistique, sous la supervision d'artistes africains contemporains, Sam Nhlengethwa, Mbongeni Richman Buthelezi et Amos Letsoalo, à l'intérieur même d'un collège, situé à deux rues de Sophiatown<sup>12</sup> (*photos 14 et 15*). Cette expérience artistique était initiée par Barbara Lindop<sup>13</sup> et financée par la multinationale de Beers<sup>14</sup> au cœur de l'institution scolaire. Il s'agissait, pour chacun des élèves essentiellement noirs et métis, de se réapproprier à la fois une partie du patrimoine artistique national du peintre sud-africain Gerard Sekoto [Lindop, 1995], ancien ressortissant du quartier, mais aussi, symboliquement, l'espace et le temps dont leurs communautés d'origine avaient été spoliées. Après un atelier où les élèves se sont essayés à interpréter quelques œuvres de l'artiste, un synopsis fut dessiné, revisitant et intégrant en un seul tableau quatre œuvres réalisées par Sekoto à Sophiatown entre 1939 et 1942. Traité dans

12 Les composantes noires et métisses de ce quartier multiracial de Johannesburg avaient été déguerpies, entre 1954 et 1959, en vertu du *Native Resettlement Act*, qui permit l'application du *Group Area Act*, lois constitutives du régime de l'apartheid.

13 Fondatrice et présidente de la Gerard Sekoto Foundation.

14 Il était bien spécifié – lors de l'inauguration officielle – qu'un diamant est éternel ! Les diamants disséminés dans la peinture sont un rappel discret de l'activité du mécène.

des couleurs vives, le panneau donne vie au mur de l'école et intègre celle-ci dans l'histoire locale<sup>15</sup>.

Ces diverses expériences, si elles apportent une ouverture, s'arrêtent souvent au pied du mur et ne suffisent pas à sortir les marginaux de l'exclusion. Elles ne sont souvent qu'une étape – forte néanmoins – sur le parcours d'éducation et de réhabilitation des personnes qui, pour différents motifs (orphelins, enfants de la rue), sont les moins insérées. À travers cette école des murs, la société réinvente une histoire contemporaine, exprimant l'universalité du processus de transformation, tout en reflétant une identité sud-africaine.

\*

N'ayant pas pénétré le monde de l'éducation par ses entrées les plus reconnues, le politique ou l'économique, nous y sommes entrée par les issues de secours. En Afrique du Sud, le mur est partout. Il ceinture, il clôt, il enferme les propriétés, les hôpitaux, les écoles. Il est plus souvent mur anonyme, mais une fois peint, il nous est apparu comme un lieu et une pédagogie pour accélérer les mutations. Alors que le profond changement politique qu'a constitué la fin du régime de l'apartheid est loin d'avoir apporté les transformations escomptées, l'art peut être un outil d'éducation novateur, mais aussi un outil de dialogue pour guérir les fractures du passé, combler le fossé, réparer les injustices, un moyen de consolider la démocratie et de construire la nation.

Le problème de l'école réside moins dans le curriculum, un exercice abstrait, que dans ses capacités à répondre aux préoccupations de la société tout entière. Nous avons pris le parti des artistes, nous avons accepté leur discours enthousiaste, sans regard trop critique, car ce mode d'expression se répand. Il faudrait cependant en mesurer la qualité et l'impact [Marschall, 1999], afin que tous ceux qui se sont découverts artistes ne viennent pas grossir le nombre des chômeurs. Mais c'est là un autre chapitre, à ouvrir par les pédagogues, les historiens et critiques d'art, afin que les murs peints d'Afrique du Sud deviennent des lieux marquants du paysage, et gagnent une notoriété équivalente à celle des murs du Mexique, des États-Unis et du Sénégal...

Grâce à leur visibilité, les traces laissées sur les murs par les acteurs de l'éducation et du développement nous ont permis d'entrevoir le vaste chantier en cours. Ces expériences d'éducation, de formation parallèle et permanente, qui respecte-

---

15 Cette expérience, déjà conduite dans le même esprit sur les lieux de naissance de Sekoto, servira de tremplin à d'autres événements de formation artistique des enseignants et de nombreux autres élèves. Elle s'apparente, également, à celle déjà conduite au Cap par le centre multiculturel, *Community Arts Project*, en mémoire de District Six, quartier également déguerpé de ses habitants et, qui à l'exception de ses lieux de culte, n'est plus aujourd'hui qu'un vide dans l'espace urbain, une cicatrice d'un passé proche. Sur les contreforts de l'autoroute, s'expose la vie des jours heureux à District Six, arrêté sur image d'une société aux composantes variées. Les œuvres, réalisées par Sekoto à cette époque, sont des documents historiques sur un genre de vie disparu et mythifié.

Ces deux murs peints rappellent les temps heureux où une communauté multiraciale vivait en harmonie, temps passé, mais temps rêvé pour une nouvelle Afrique du Sud. Un point d'orgue pour les élèves et les artistes ayant participé à ces événements : des murs dont l'ambition est de faire école...

raient les cheminements particuliers ne demandent qu'à proliférer. Elles permettent de sortir des ghettos fondés sur la race, l'âge, le statut social, de découvrir les innombrables possibilités de la créativité humaine. Dans la nouvelle pièce d'Antjie Krog, deux femmes, l'une noire, l'autre blanche, échangent des propos sur leur histoire et le racisme, tout en réalisant un mur peint à l'école de leurs enfants [Krog, 1999]. Découvrir ses ressources cachées est une expérience, un premier pas vers l'accomplissement de soi pour des élèves ou des adultes défavorisés, une façon pour les enseignants de contribuer à l'évolution du système éducatif, de faire émerger d'autres modes de fonctionnement, en réponse à une forte demande sociale d'éducation. C'est à ce titre que les murs des écoles peuvent se transformer en une véritable école des murs.

## BIBLIOGRAPHIE

- ANTHEAUME B., DELIRY-ANTHEAUME É., [1999], « Cartes d'identité, Les murs peints d'Afrique du Sud », *Mappemonde*, 53: 1-5, 7 photos.
- BINET J. [1994], « Art et école », *Afrique contemporaine*, numéro spécial, *Crises de l'éducation en Afrique*, 172: 142-146.
- BUYS A. [2000], *A Social and Aesthetic Analysis of the Murals by Children from the Rethubile Children's Home*, mémoire de maîtrise en cours.
- CARPENTIER C. [1999], « L'école en Afrique du Sud: entre apartheid et mondialisation », *Tiers Monde*, 159: 597-623.
- CHALFANT H., PRIGOFF J. [1987], *Spraycan Art*, London, Thames & Hudson, 96 p.
- CHIPKIN C.M. [1993], *Johannesburg Style, Architecture and Society, 1880s-1960s*, Cape Town, David Philip, 336 p.
- DARBON D. [1996], « Le pays de l'arc-en-ciel, Hérodote », *La Nouvelle Afrique du Sud*: 5-16.
- DELIRY-ANTHEAUME É. [1999], « Leggere la città a muri aperti. Graffiti e murali del nuovo Sudafrica » (Lire la ville à murs ouverts, graffiti et murs peints de la nouvelle Afrique du Sud), *Africa e Mediterraneo*, 11.
- ENDA [1991], *Setal, des murs qui parlent, nouvelle culture urbaine à Dakar*, Études et recherches, 143, 120 p.
- FOUCHER M. [1991], *Fronts et Frontières. Un tour du monde géopolitique*, Paris, Fayard, 2<sup>e</sup> édition, 612 p.
- GERVAIS-LAMBONY P. [1997], *L'Afrique du Sud et les États voisins*, Paris, Armand Colin, 256 p.
- KROG A. [1999], *Why Is It That Those Who Toyi-Toyi in Front Are Always So Fat?* (pièce de théâtre).
- LINDOP B. [1995], *Sekoto, The Art of Gerard Sekoto*, Londres, Pavilion, 64 p.
- LODGE T. [1999], *Consolidating Democracy, South Africa's Second Popular Election*, Johannesburg, Witwatersrand University Press, 258 p.
- NATIONAL DEPARTMENT OF EDUCATION [1997], *Curriculum 2005, Lifelong Learning for the 21st century*, 32 p.
- MARSCHALL S. [1999], « A Critical Investigation into the Impact of Community Mural Art », *Transformation*, n.c.
- REPUBLIC OF SOUTH AFRICA [1997], « Call for Comments of the Draft Statement on the National Curriculum for Grades 1-9 », *Government Gazette*, 384 (18051), Pretoria, 256 p.
- SAIRR [2000], *South African Survey*, Millenium edition, 604 p.
- SITAS A. [1998], « South Africa in the 1990's: the Logic of Fragmentation and Reconstruction », *Transformation*, 36: 37-50.
- TREGUIER A. [1999], « Peindre sur les murs pour se réinsérer », *Le Courrier de l'Unesco*: 14-16.
- WHITE C. [1998], « Democratic Societies? Voluntary Association and Democratic Culture in a South African Township », *Transformation*, 36: 1-36.
- WILLIAMSON S. [1989], *Resistance Art in South Africa*, Cape Town-Johannesburg-London, David Philip & Catholic Institute for International Relations, 160 p.

WORDEN N., VAN HEYNINGEN E., BICKFORD-SMITH V. [1998], *Cape Town, the Making of a City*, Cape Town, David Philip Publishers, 284 p.

YOUNGE G. [1988], *Art of the South African Townships*, Rizzoli international publications, New York, 96 p.

REVUES: *Homeless Talk, Reconstruct.*